

Histoire, territoire, identité, résurgence !

Nadine St-Louis

Numéro 8, printemps 2017

Le 8e feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Louis, N. (2017). Histoire, territoire, identité, résurgence ! *TicArtToc*, (8), 26–29.

POINT DE VUE D'UN ACTEUR DU MILIEU CULTUREL, LA

Carte blanche

EST UNE RÉFLEXION, UNE ANALYSE, UN DÉBAT, QUI QUESTIONNE OU INTERROGE,
SURPREND OU DÉFEND, ANIME OU VULGARISE, QU'IMPORTE.

JUSTE LA FRANCHISE D'ÊTRE SOI POUR DIRE LES MOTS OU L'INVERSE.

C'EST LE POINT DE VUE EXTÉRIEUR

QUI POSE UN REGARD SUR LA POLITIQUE CULTURELLE,
SUR LA PLACE DE LA DIVERSITÉ DANS LES ARTS EN GÉNÉRAL,
DANS LE QUOTIDIEN DE CET ACTEUR EN PARTICULIER.

BREF, C'EST UNE CARTE BLANCHE COMME UNE PAGE À ÉCRIRE.

... à Nadine St-Louis



Figure emblématique dans le développement de l'économie autochtone par les arts et la culture au Québec, au Canada et à l'échelle internationale, **Nadine St-Louis** est une entrepreneure sociale autochtone avec plus de 25 années d'expérience à son actif en matière de gestion, de développement et de gouvernance communautaire. Ayant initié de nombreux événements culturels et proposé des modèles d'affaires novateurs, elle siège aujourd'hui au comité-conseil du ministère de la Culture et des Communications, une instance œuvrant au renouvellement de la politique culturelle québécoise.

HISTOIRE, TERRITOIRE, IDENTITÉ, RÉSURGENCE !

Assise à mon bureau, je survole mes 20 dernières années; j'essaie de mettre en mots mon parcours afin d'expliquer qui je suis et comment je suis arrivée à l'entrepreneuriat social, les Productions Feux Sacrés et l'Espace culturel Ashukan, un incubateur culturel situé au cœur historique de Montréal, permettant aux artistes autochtones d'avoir accès au marché de l'art et de se faire connaître au-delà du Canada.

Étant métisse, j'ai grandi dans une famille très attachée au territoire, l'ADN de l'identité... et pour nous, c'était la Gaspésie (là où j'ai passé tous les étés de mon enfance jusqu'à l'âge adulte). Le sang qui coule dans mes veines est celui de nomades mi'kmaq, acadiens (arrivés en 1604) et écossais (arrivés en 1748). Chez nous, il était important de se remémorer le parcours de nos grands-parents et leurs prédécesseurs, de comprendre l'histoire et la résilience de nos ancêtres qui ont connu la déportation, le déplacement, la colonisation et qui ont fui vers le Québec et les provinces maritimes.

C'était primordial de se rappeler comment nous sommes liés à la terre, de l'écouter, de porter attention à tout ce qu'elle pouvait nous enseigner: valeurs saines, enseignement simple. Mon père assure la relève, il partage son savoir et nous raconte les récits des passages d'animaux, des draves sur les rivières et comment le saumon est toujours roi. Il nous explique que les Appalaches (dont le nom

est d'origine autochtone) sont les montagnes les plus anciennes en Amérique du Nord et que leurs falaises embrassent la mer de la Gaspésie. Il partage l'importance des larges étendues de forêts qui assurent l'écosystème essentiel à la vie humaine et animale; il raconte la beauté de la toundra au nord du 50° où mon grand-père, avant lui, avait travaillé.

Les enseignements étaient simples; l'histoire des peuples et les cultures de nos territoires constituaient le noyau de

***C'est par un leadership d'action
que nous allons changer le monde
et c'est par l'inclusion
que nous allons créer un dialogue
de rapprochement***

notre identité et, dans mon âme, j'étais liée au territoire. Il m'a fallu plusieurs années avant de comprendre réellement l'enseignement qu'il m'a transmis. Sans le savoir, le feu sacré couvait en moi et il émergerait, de plus en plus, pour devenir ma mission de vie.

En 1989, j'entreprends un baccalauréat en beaux-arts à l'Université Concordia. Je voulais en apprendre davantage sur la « culture », sa VRAIE signification. Pour moi, à l'époque, c'était la culture européenne; je la percevais comme noble

et j'étais assoiffée de la comprendre, j'avais beaucoup à apprendre; et je pensais ne rien connaître.

Alors j'ai étudié la Renaissance, les romantiques et les victoriens. L'histoire de l'art, les théories de cinématographie et la littérature anglaise peuplaient mes journées.

Durant ma troisième année d'université, un ouvrage intitulé « Les chemins qui ne mènent nulle part » publié en 1950 par le philosophe allemand Martin Heidegger me fascine. Il y décrit l'homme de l'époque moderne comme ayant une volonté d'emprise sur le monde... Selon lui, cette époque peut être qualifiée comme celle des « conceptions du monde », dans la mesure où celle-ci est posée comme une image conçue par l'homme. En effet, l'homme considère le monde comme quelque chose de représentable et d'objectivable, dans le but de pouvoir se figurer

la totalité comme un système. Heidegger déclare que « le processus fondamental des temps modernes, c'est la conquête du monde en tant qu'image conçue ».

Mon cœur fait une pause, s'emballa un peu, je réfléchis... je me rends compte à cet instant que j'ai aussi ma propre culture et que la colonisation a modifié ma lentille pour définir la « véritable culture » comme étant européenne. Je me questionne sur l'image des autochtones dans la modernité, sur l'histoire de l'art autochtone qui est complètement invisible dans mon parcours académique... Je deviens passionnée par la notion de l'image, de la représentativité, je commence à remarquer l'iconographie religieuse, la vision du monde autour de moi, celle qui, en fait, vient d'ailleurs.

Je porte plus attention aux téléromans, à l'opéra, aux comédies, à tous les véhicules culturels qui m'entourent. J'ai constaté que les autochtones étaient absents. Sauf dans les films « western », où « l'Indien » était présenté, à une époque très précise de notre histoire passée, comme le représentant d'un peuple en voie de disparition.

C'est le point tournant de ma réflexion et mon parcours de compréhension de



la culture: celle du *nous* et du *vous*. La non-représentation m'effrayait car si on ne nous voyait pas tels que nous étions maintenant, dans l'image, soit sociale, économique, ou culturelle, c'est que l'on n'existait pas, tels que nous l'étions, aujourd'hui; nous avons été conquis ou nous étions tout simplement non existants. J'ai aussi appris que la *Loi sur les Indiens* de 1876 a interdit aux autochtones leurs pratiques culturelles jusqu'en 1951... Et j'ai pris conscience alors d'où venait la politique d'assimilation, le début de notre isolement et l'oubli culturel volontaire.

Cette absence de représentation des peuples autochtones, de l'art autochtone, de la vision du monde autochtone devint alors une préoccupation profonde. Ma compréhension du lien indissociable à la terre et aux récits des anciens ainsi que l'importance de les sauvegarder a surgi en moi.

Plus j'étudiais, plus je me rendais compte que ces facteurs réunis faisaient en sorte que la culture autochtone, les artistes et créateurs autochtones d'aujourd'hui demeuraient invisibles.

Je comprenais que la culture, dans son sens le plus large et le plus noble, est aussi le miroir des connaissances, de l'expérience, des croyances et des valeurs, des coutumes et des traditions de ces communautés humaines aux caractéristiques uniques qui, ensemble, ont contribué à sa richesse actuelle. Il devint alors impératif pour moi de faire connaître et comprendre la diversité autochtone.

J'ai choisi en l'an 2000 de consacrer mon travail au rayonnement culturel autochtone en tant que productrice associée à la Fondation nationale des réalisations autochtones, suivie par une collaboration pour la mise sur pied d'une chaîne radiophonique nationale autochtone. Je voulais contribuer à assurer une plate-forme urbaine pour diffuser une programmation autochtone. En 2006, j'ai entrepris de produire annuellement des symposiums de peinture au Shaputuan à Uashat en collaboration avec l'Institut Tshakapash jusqu'en 2011.

Au cours de cette année, j'ai parcouru plus de 280 000 km carrés pour cartographier les communautés innues du Québec et du Labrador pour le Conseil des arts du Canada dans le but de documenter ce qui est fait et par qui cela est fait et d'établir les besoins des créateurs. Ce fut une année cruciale car c'est à ce moment-là que j'ai décidé de produire l'exposition *11 Nations* au Marché Bonsecours à Montréal et de créer, en 2012, les Productions Feux Sacrés (PFS), un organisme d'arts autochtones sans but lucratif. Sa mission? Faire rayonner les artistes autochtones par l'entremise de plateformes de visibilité et d'accès au marché et par la production d'événements artistiques, tout en favorisant leur développement économique, personnel, professionnel, artistique et social.

En mai 2015, les PFS ont mis sur pied l'Espace culturel Ashukan, un incubateur économique et culturel qui favorise l'intégration de la culture autochtone dans le paysage urbain: il est un pilier pour le développement de l'art et de la culture autochtone et permet l'inclusion et la réconciliation culturelle au cœur du Vieux-Montréal.

L'inclusion sociale est un préalable à la création d'une société juste et solidaire, au sein de laquelle tout individu peut participer sans réserve et réaliser son plein potentiel.

Au Québec, la dimension culturelle autochtone est encore trop souvent en marge du paysage culturel. Cette présence encore fragile aujourd'hui est à

la base de l'action des PFS. C'est par un leadership d'action que nous allons changer le monde et c'est par l'inclusion que nous allons créer un dialogue de rapprochement.

Chaque artefact, chaque œuvre, chaque récit, chaque chanson assure la mémoire de la vision du monde autochtone et le legs de pratiques artistiques essentielles à la survie d'un mode de pensée et d'une façon d'agir unique, intimement liées au territoire et précieusement perpétuées pour inspirer et guider les générations futures.

Aujourd'hui, à quelques mois de mes 50 ans, je sais maintenant qui je suis et j'ai l'assurance d'être exactement là où je dois être. Je considère la mission des PFS comme ma destinée, mon but sur terre.

« Au-delà de la souffrance, la Nation Rouge ressuscitera et elle sera une bénédiction pour un monde malade. Un monde de promesses brisées, d'égoïsme et de séparations, un monde aspirant de nouveau à la lumière. Je vois un temps de Sept Générations où toutes les couleurs de l'humanité se rassembleront sous l'Arbre Sacré de la Vie et toute la terre deviendra un cercle nouveau Je salue la lumière dans vos yeux où réside l'univers entier. Car lorsque vous êtes dans ce centre en vous, et que je suis à cet endroit en moi, nous serons un. »

Chef Crazy Horse,
Oglala Sioux, 1877

Bienvenue au 8^e feu